

Les malheurs du moi

Prix : Boris Schreiber (73 ans) vient de recevoir le Renaudot avec un livre-fleuve.

Par Manuel Carcassonne

Il y a une immense attente chez Boris Schreiber que ne sauront combler ni un prix littéraire ni même la gloire et ses vanités effervescentes. « *Les morts. Les mots. Attendre.* » Voilà son credo. Ce déraciné russe, ce mélancolique aux aguets dans sa vigie sur le cimetière Montparnasse, a des impatiences d'enfant, des paroxysmes et des agacements. Rescapé tant de fois, il se consume lentement. Imprécateur et plaintif. On lui saura gré d'avoir, dans ses livres précédents, élevé le gémissement au rang d'œuvre d'art.

Sera-t-il un écrivain dont on n'oubliera pas le nom ? Sans doute et par la grâce de ce livre impossible. Mille pages en rafales, en bousculades, plein vent parfois et bonace souvent. Devrait-on le comparer, ce ne serait certes pas à un littéraire français, mais plutôt au Henry Roth de *L'or de la terre promise*. Boris Schreiber raconte l'avant-guerre nauséuse, le fascisme mou, les années 40-44 en zone libre ou en traque, les déguisements du Juif, les vies étroites de la rue de la Glacière, l'après-guerre déguisé en communiste, le plaisir dans les bras d'Arlette et, devant soi, l'avenir, tout ce blanc à colorier. Il écrit en tordant la langue française, alternant les tons déclamatoire, mystique, ironique, humide, comme s'il tirait d'une harpe suave des couacs inattendus, le son d'une gifle, la musique de l'humiliation qui l'aurait bercé dès son plus jeune âge.

C'est une (longue) épopée égoïste chauffée par les encouragements de maman et refroidie par les sévérités viriles de papa. On lira la rencontre avec André Gide. On se souviendra de Genetschka, la mère, prête à s'extasier, la Russe généreuse qui croit que l'expression « épater la galerie » vise forcément les Galeries Lafayette, le cœur débridé, partageur, avide de protéger son Borinka, jusqu'à l'étouffer. Des années après, bien des rides au visage et toujours des attentes énervantes dans les jambes, Boris Schreiber sort du cocon. Avec un roman, dans la chaleur duquel on se perd et s'abrite.

Boris Schreiber est né à Berlin en 1923 de parents russes. En treize romans, son œuvre multiforme a chanté tous les malheurs du moi. Il avait obtenu le prix Sainte-Beuve en 1987 pour *La traversée du dimanche*. Le prix Renaudot consacre le troisième volume de son autobiographie (après *Le lait de la nuit* et *Le tournesol déchiré*).

Un silence d'environ une demi-heure, de Boris Schreiber (Le Cherche-Midi, 1028 pages, 179 F).